

## Les Contributions de Gérard Lecas 2/3

### L'Italie d'Andrea Pinketts (1961-2018)

Je me souviens parfaitement d'Andrea attablé dans un bar devant un « formidable » de bière, l'un des rares mots qu'il connaissait en français, et déclarant d'un ton sérieux,



à un premier degré qui ne lui était pas habituel : "Nous ne vivrons pas vieux". Je crus bon de le corriger, sans doute poussé par une sorte de superstition : "Parle pour toi". Mais Andrea avait vu juste, il a disparu à l'âge de 49 ans, et on ne saura jamais si la quantité suicidaire d'alcools qu'il a ingurgités durant toute sa vie y est pour quelque chose. Son premier roman était un petit chef d'œuvre, "*Le sens de la formule*", la peinture d'un petit monde milanais, un groupe de garçons dont la condition constituait un paradigme d'une certaine société italienne, des hommes, déjà, mais refusant ou incapables d'accéder aux responsabilités d'un monde adulte, confinés dans leurs souvenirs d'enfance, fixés à leur famille comme **Lazare Santandrea**, le héros de l'histoire, pouvait l'être. Des personnages incapables d'échapper à un univers imaginaire, même si parfois la confrontation avec le réel devenait insupportable, ce qui

constitue le thème souterrain de tous les romans de Pinketts. Dans "*La madonne assassine*", il dresse un inventaire de tous les miracles ou apparitions liées au religieux avant de faire cette confession simple mais bouleversante en croisant son image dans un miroir : "*La madonne, c'était moi*". Auteur profondément original, traversé de fulgurances littéraires mais chaotique et insaisissable, Pinketts a marqué de son empreinte un polar italien qui souffre parfois, on peut le reconnaître, d'un



certain conformisme. Il avait pour modèle absolu **John Wayne**, le macho parfait, ce qui constitue aujourd'hui une certaine marque d'indépendance....

Merci **Gérard**.